Lycée La Résidence

Bac oral blanc de français - février 2011

Classe de première STG

Descriptifs des activités, textes du corpus et documents complémentaires.

Ce dossier comprend deux descriptifs d'activités ainsi que les textes et les documents complémentaires qui les accompagnent : le second descriptif comprend les textes et documents étudiés jusqu'ici.

SEQUENCE N° 1 : la dernière heure a sonné, sonnets de la dernière heure.

OBJET D'ETUDE: La poésie

• Etude des genres et des registres
• Histoire littéraire et culturelle
• Intertextualité et singularité des textes

PROBLEMATIQUE CHOISIE:

De quelle manière les poètes ont-ils su tirer parti du sonnet pour aborder le thème de la mort ?

LECTURES ANALYTIQUES : groupement de textes (polycopiés)

Poèmes étudiés :

1) « Je n'ai plus que les os... », Ronsard, *Derniers vers* (posthume, 1586).

2) « L'Enfance n'est sinon qu'une stérile fleur,... » (Sonnet LIII), J.-B. Chassignet, *Le mespris de la vie et consolation contre la mort,* (1594).

3) *Le mort joyeux*, Baudelaire, section "Spleen et Idéal"*, Les Fleurs du Mal* (1857).

4) *Le dormeur du val*, A. Rimbaud (1870).

5) « Sois tranquille, cela viendra ! » Philippe Jaccottet, *L'Effraie*, éditions Gallimard. (1953) (www.maulpoix.net)

LECTURES ET DOCUMENTS COMPLEMENTAIRES :

1) Lecture de l'image : documents iconographiques et outils d'analyse :

• Antonio de Pereda, *Le Songe du Chevalier*.
• Quelques autres exemples de vanités.
• Quelques autres exemples de peintures baroques.
• Outils d'analyse : lignes directrices, lignes de force, etc.

2) Textes :

• L'Ecclésiaste, chap. 1, v. 1-14, Bible (en relation avec les vanités et le temps qui passe)

LECTURES CURSIVES :

• Anthologie de textes autour des thèmes abordés lors de la séquence.

AUTRES ACTIVITES PROPOSEES A LA CLASSE :

• Apprentissage et récitation expressive d'un poème au choix devant la classe dans le cadre d'une lecture correcte à l'oral du bac.

Etude d'ensemble ou complémentaire :

• La Pléiade ; le baroque ; Baudelaire : Spleen, Idéal et Correspondances ; le Parnasse ; le symbolisme.
• Les registres : lyrique, élégiaque, tragique, pathétique, didactique.
• Le sonnet.

ACTIVITES PERSONNELLES DE L'ELEVE :

« Je n'ai plus que les os... »

Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,
Décharné, dénervé, démusclé, dépulpé,
Que le trait de la mort sans pardon a frappé,
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.

Apollon et son fils, deux grands maîtres ensemble,
Ne me sauraient guérir, leur métier m'a trompé ;
Adieu, plaisant Soleil, mon œil est étoupé,
Mon corps s'en va descendre où tout se désassemble.

Quel ami me voyant en ce point dépouillé
Ne remporte au logis un œil triste et mouillé,
Me consolant au lit et me baisant la face,

En essuyant mes yeux par la mort endormis ?
Adieu, chers compagnons, adieu, mes chers amis,
Je m'en vais le premier vous préparer la place.

In Derniers vers **, Pierre de Ronsard,** 1586 (posthume).

« L'Enfance n'est sinon qu'une stérile fleur,... »

L'Enfance n'est sinon qu'une stérile fleur,
La jeunesse qu'ardeur d'une fumière vaine,
Virilité qu'ennui, que labeur, et que peine,
Vieillesse que chagrin, repentance, et douleur,

Nos jeux que déplaisirs, nos bonheurs que malheur,
Nos trésors et nos biens que tourment et que gêne,
Nos libertés que lacs, que prisons, et que chaîne
Notre aise, que malaise et notre ris que pleur :

Passer d'un âge à l'autre est s'en aller au change
D'un bien plus petit mal en un mal plus étrange
Qui nous pousse en un lieu d'où personne ne sort.

Notre vie est semblable à la mer vagabonde,
Où le flot suit le flot, et l'onde pousse l'onde,
Surgissant à la fin au havre de la mort.

In *Le mespris de la vie et consolation contre la mort,* **Jean-Baptiste Chassignet,** 1594 (Sonnet LIII)

LE MORT JOYEUX

Dans une terre grasse et pleine d'escargots
Je veux creuser moi-même une fosse profonde,
Où je puisse à loisir étaler mes vieux os
Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde.

Je hais les testaments et je hais les tombeaux ;
Plutôt que d'implorer une larme du monde,
Vivant, j'aimerais mieux inviter les corbeaux
À saigner tous les bouts de ma carcasse immonde.

Ô vers ! noirs compagnons sans oreille et sans yeux,
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux ;
Philosophes viveurs, fils de la pourriture,

À travers ma ruine allez donc sans remords,
Et dites-moi s'il est encor quelque torture
Pour ce vieux corps sans âme et mort parmi les morts !

In *Les fleurs du mal* (section Spleen et Idéal, LXXIII), **Baudelaire**, 1861

Le Dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud - Octobre 1870

« Sois tranquille, cela viendra ! »

Sois tranquille, cela viendra ! Tu te rapproches,
tu brûles ! Car le mot qui sera à la fin
du poème, plus que le premier sera proche
de ta mort, qui ne s'arrête pas en chemin.

Ne crois pas qu'elle aille s'endormir sous des branches
ou reprendre souffle pendant que tu écris.
Même quand tu bois à la bouche qui étanche
la pire soif, la douce bouche avec ses cris

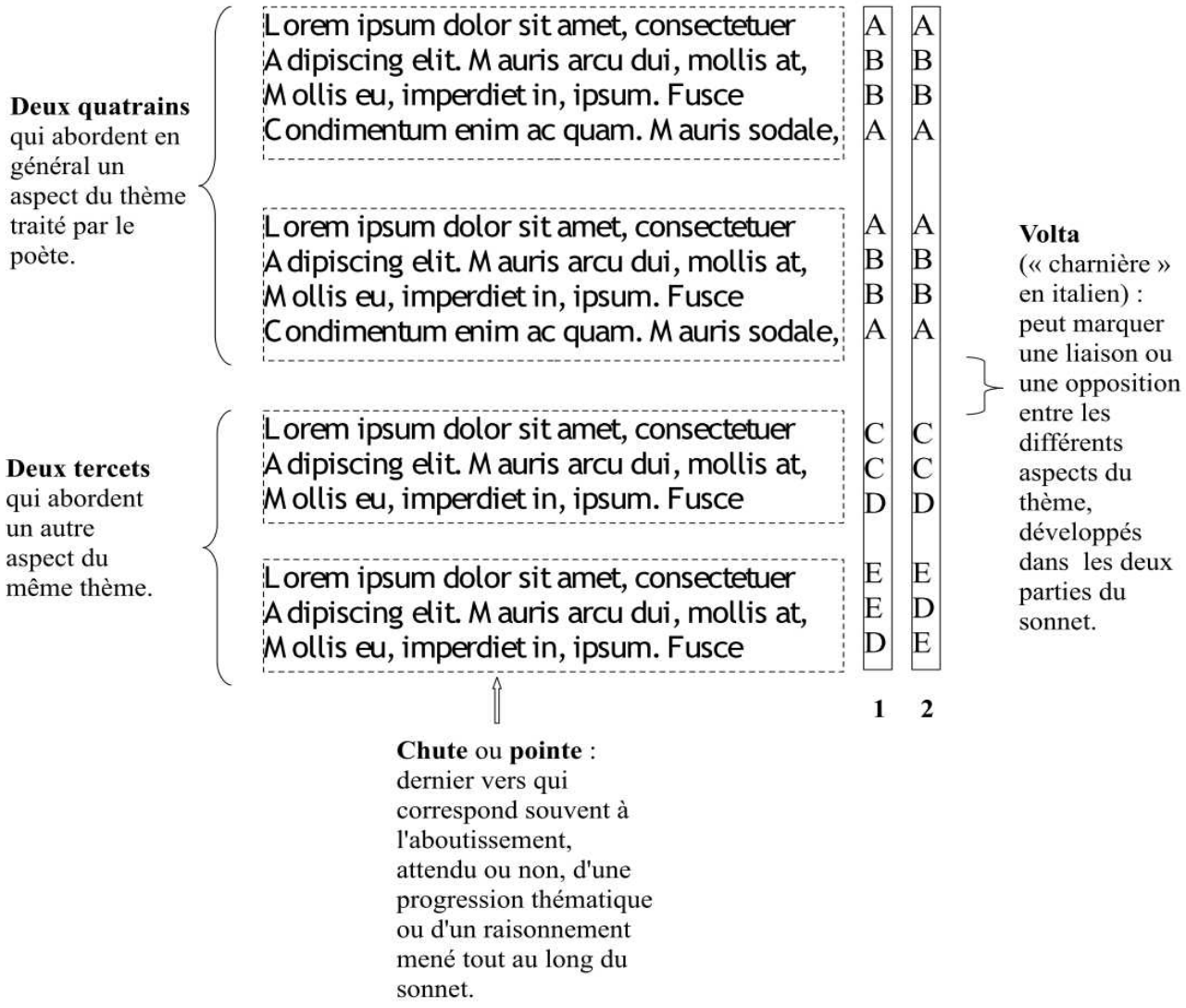
doux, même quand tu serres avec force le noeud
de vos quatre bras pour être bien immobiles
dans la brûlante obscurité de vos cheveux,

elle vient, Dieu sait par quels détours, vers vous deux,
de très loin ou déjà tout près, mais sois tranquille,
elle vient : d'un à l'autre mot tu es plus vieux.

In *L'Effraie,* **Philippe Jaccottet,** 1953, éditions Gallimard (www.maulpoix.net).

Schéma explicatif de l'organisation d'une forme poétique fixe :

LE SONNET


Deux quatrains qui abordent en général un aspect du thème traité par le poète.
Lorem ipsum dolor sit amet, consectetuer
Adipiscing elit. Mauris arcu dui, mollis at,
Mollis eu, imperdiet in, ipsum. Fusce
Condimentum enim ac quam. Mauris sodale,
A B B A
A B B A
Deux tercets qui abordent un autre aspect du même thème.
C C D
C C D
E E D
1 2
Volta (« charnière » en italien) : peut marquer une liaison ou une opposition entre les différents aspects du thème, développés dans les deux parties du sonnet.
Chute ou pointe : dernier vers qui correspond souvent à l'aboutissement, attendu ou non, d'une progression thématique ou d'un raisonnement mené tout au long du sonnet.

1 : disposition des rimes d'un sonnet dit « italien ».
2 : disposition des rimes d'un sonnet dit « français ».

La vanité : une réflexion picturale sur la vie et la mort.

La vanité est une forme de peinture qui s'est particulièrement développée à l'époque baroque, entre les XVIè et XVIIè siècles, dans toute l'Europe. L'art baroque se caractérise, en sculpture, peinture, architecture, ... par une surcharge décorative, une exubérance et une exagération des mouvements, donnant parfois une impression de désordre et de lourdeur.

La vanité est à rapprocher d'un livre de la Bible, l'Ecclésiaste, attribué à Salomon (roi d'Israël de 970 à 931 avant Jésus-Christ selon les sources ; Soulaïman en arabe), dont les premiers versets sont :

1. Paroles de l'Écclésiaste, fils de David, roi de Jérusalem.
2. Vanité des vanités, dit l'Écclésiaste, vanité des vanités, tout est vanité.
3. Quel avantage revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ?
4. Une génération s'en va, une autre vient, et la terre subsiste toujours.
5. Le soleil se lève, le soleil se couche ; il soupire après le lieu d'où il se lève de nouveau.
6. Le vent se dirige vers le midi, tourne vers le nord ; puis il tourne encore, et reprend les mêmes circuits.
7. Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est point remplie ; ils continuent à aller vers le lieu où ils se dirigent.
8. Toutes choses sont en travail au delà de ce qu'on peut dire ; l'oeil ne se rassasie pas de voir, et l'oreille ne se lasse pas d'entendre.
9. Ce qui a été, c'est ce qui sera,
   et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera,
   il n'y a rien de nouveau sous le soleil.
10. S'il est une chose dont on dise : Vois ceci, c'est nouveau ! cette chose existait déjà dans les siècles qui nous ont précédés.
11. On ne se souvient pas de ce qui est ancien ; et ce qui arrivera dans la suite ne laissera pas de souvenir chez ceux qui vivront plus tard.
12. Moi, l'Écclésiaste, j'ai été roi d'Israël à Jérusalem.
13. J'ai appliqué mon cœur à rechercher et à sonder par la sagesse tout ce qui se fait sous les cieux : c'est là une occupation pénible, à laquelle Dieu soumet les fils de l'homme.
14. J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil ; et voici, tout est vanité et poursuite du vent. (Chap. 1; v. 1-14)

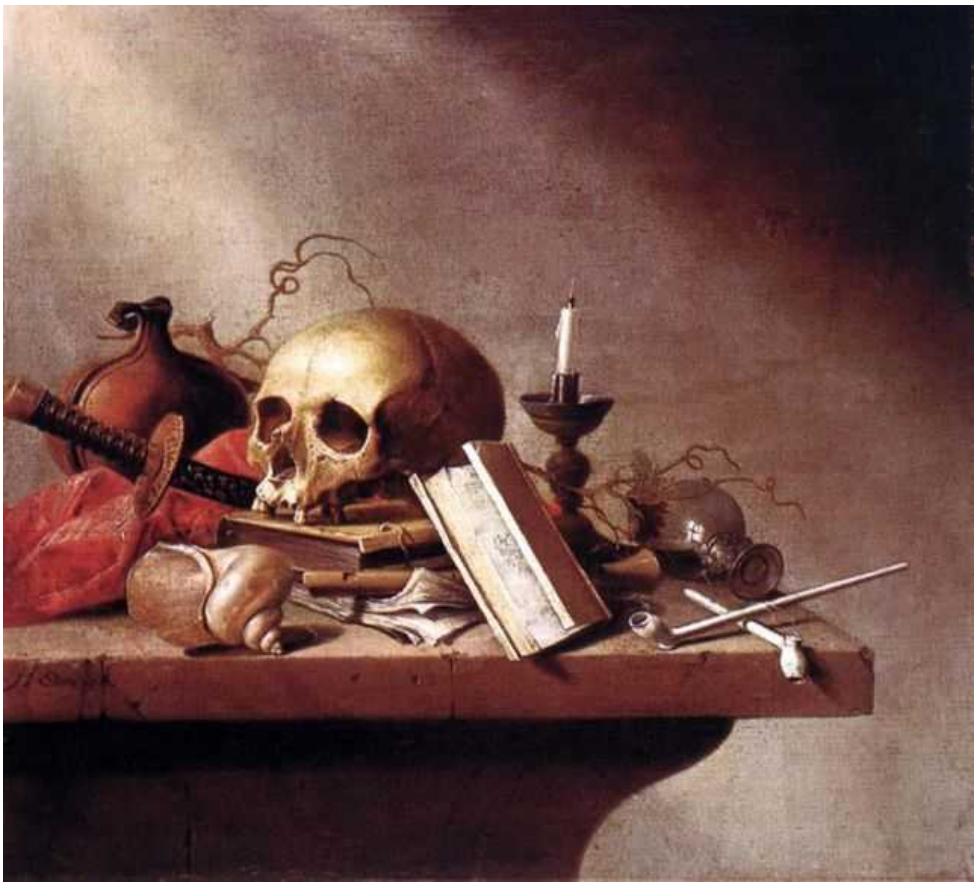
Dans ce livre, il est question, entre autres, de l'aspect éphémère de la vie d'ici-bas et de la proximité de la mort, qui sont des thèmes souvent traités par les livres religieux : comparez par exemple ce verset du Coran : « *Et propose-leur l'exemple de la vie ici-bas. Elle est semblable à une eau que Nous faisons descendre du ciel; la végétation de la terre se mélange à elle. Puis elle devient de l'herbe desséchée que les vents dispersent. Allah est certes Puissant en toutes choses !* » (S. 18, v. 45). Et ce sont précisément aussi les thèmes de prédilection des vanités.

La vanité, en peinture, est surtout représentée par la nature morte, c'est-à-dire la reproduction d'objets ou d'animaux morts. Antonio de Pereda (Espagne, 1611-1678), avec le *Songe du Chevalier* et l'*Allégorie du temps qui passe* fait quelque peu exception, puisque des personnages « vivants » y sont peints.

Illustration 1: le Songe du Chevalier

Illustration 2: l'Allégorie du temps qui passe

Deux exemples de vanités



Harmen Steenwijck - Vanitas (ca. 1640, Oil on panel, 37,7 x 38,2 cm

Philippe de Champaigne (1602–1674)

Antonio de Pereda - Le songe du chevalier – ***Vanité étudiée particulièrement en classe.***

Anthologie de textes autour des thèmes abordés lors de la séquence.

Autour du sonnet

SONNET. Ce poème à forme fixe, d'origine italienne (XIV^{e} s.), s'étendit à toute l'Europe au XVI^{e} s., son âge d'or, en particulier en France, où il se fige en une forme « impeccable ». Mais, jugé artificiel, parodié, transformé en madrigal ou en jeu de salon, occasion de montrer son esprit, il perd de sa noblesse au cours du XVII^{e} s. Il connaît alors (comme les autres formes fixes) une longue éclipse, jusque vers 1850, où il redevient une forme poétique majeure chez Baudelaire, Verlaine, Heredia, Rimbaud, Mallarmé... En dépit d'Apollinaire et des manifestes surréalistes poussant à l'éclatement des contraintes, et à la pratique des vers « libres », le sonnet reste paradoxalement le seul type de forme fixe que les poètes contemporains acceptent d'affronter. Ainsi Desnos et Jouve, Queneau, J. Cassou *(33 Sonnets composés au secret),* Guillevic, Neruda, Brecht, J. Roubaud...

Les règles du sonnet sont strictes. Il doit comporter deux quatrains et deux tercets (pour certains, il s'agirait de la conjonction d'un huitain et d'un sixain). Les rimes doivent être embrassées et semblables (*abba* x 2) pour les quatrains, celles des tercets adopter soit la disposition *ccd/eed* (sonnet dit « italien »), soit *ccd/ede* (sonnet dit « français »). La singularité réside dans ce découpage en deux parties inégales (elles-mêmes binaires) : un changement de rythme résulte du passage d'un groupement de deux fois quatre unités (nombre pair) à un groupement de deux fois trois unités (nombre impair). Dans les quatrains, la disposition assure un parfait parallélisme et une cohésion (identité de la rime du 4^{e} et du 5^{e} vers), et en même temps une nette séparation entre les deux strophes, « comme les deux miroirs d'une image, ou miroirs l'un de l'autre » (Aragon). Dans les tercets, la disposition *ccd*/*eed* laisse l'esprit en suspens jusqu'à la résolution du vers final : « C'est ici la beauté sévère des deux vers rimant, qui se suivent immédiatement, pour laisser le troisième sur sa rime impaire, demeurée en l'air, sans réponse [...] jusqu'à la fin du sonnet, comme une musique errante » (Aragon).

L'élaboration d'un tel système est due à une conception humaniste qui lie musique, mathématiques (et même astronomie : la musique des sphères) et poésie : Baudelaire (qui pratique le sonnet « irrégulier ») lui trouve « une beauté *pythagorique* » (allusion au nombre d'or). La longévité du sonnet a prouvé, même lorsque la poésie s'est séparée de la musique, que cette formule est féconde : Queneau propose un mode d'emploi qui permet à tout un chacun de composer à volonté « cent mille milliards » de sonnets ; J. Roubaud, poète-mathématicien, le présente sous le signe de la relation d'appartenance (∈, 1967).

Car le cadre ainsi tracé force le poète à organiser son discours en parallélismes et contrastes sémantiques autant que rythmiques ; le poème devient « un appareil où se fait une construction de déductions et inductions affectives » (Jouve), « une machine à penser » (Aragon). Le passage des quatrains aux tercets est souvent le lieu décisif d'une charnière logique *(la volta),* et le dernier celui d'un point d'orgue, ou d'un retournement final (la chute, la pointe).

À la Renaissance, les recueils de sonnets représentent la prouesse d'un renouvellement inépuisable dans le cadre fixe d'une forme et d'un sujet. À la fin du XIX^{e} s., les sonnets deviennent entités isolées, portant chacune son titre. Mais l'idée de sonnets en séries a été reprise par Desnos, Queneau, Neruda, Roubaud : l'ensemble des sonnets forme alors un seul long poème organisé rythmiquement en cellules homologues et dépendantes les unes des autres, comme dans une mesure en musique.

Encyclopédie Larousse.

Parce que la forme est contraignante, l'idée jaillit plus intense

Tout va bien au sonnet : bouffonnerie, galanterie, passion, rêverie, méditation philosophique.
Il y a là la beauté du métal et du minéral bien travaillé. Avez-vous observé qu'un morceau de ciel, aperçu par un soupirail, ou entre deux cheminées, deux rochers, ou par une arcade, etc., donnait une idée plus profonde de l'infini qu'un grand panorama vu du haut d'une montagne ?
Quant aux longs poèmes, nous savons ce qu'il en fautpenser ; c'est la ressource de ceux qui sont incapables d'en faire de courts.
Tout ce qui dépasse la longueur de l'attention que l'être humain peut prêter à la forme poétique n'est pas un poème.

Baudelaire

Veux-tu savoir les lois du sonnet ? Les voilà:
Il célèbre un héros ou bien une Isabelle.
Deux quatrains, deux tercets ; qu'on se repose là;
Que le sujet soit un, que la rime soit belle.

Il faut dès le début qu'il attache déjà
Et que jusqu'à la fin le génie étincelle;
Que tout y soit raison; jadis on s'en passa;
Mais Phébus le chérit, ainsi que sa prunelle.

Partout dans un beau choix que la nature s'offre;
Que jamais un mot bas, tel que cuisine ou coffre,
N'avilisse le vers majestueux et plein.

Le lecteur chaste y veut une muse pucelle,
Afin qu'aux derniers vers brille un éclat soudain,
Sans ce vain jeu de mots où le bons sens chancelle.

Anonyme, XVIIIè siècle

Les rimes dans les quatrains sont comme les murs du poème, l'écho qui parle à l'écho deux fois se réfléchit et on n'en croirait pas sortir, la même sonorité embrasse par deux fois les quatrains, de telle sorte que le quatrième et le cinquième vers sont liés d'une même rime, qui rend indivisibles ces deux équilibres. La précision de la pensée ici doit justifier les rimes choisies, leur donner leur caractère de nécessité.

De cette pensée musicalement prisonnière on s'évadera, dans les tercets, en renonçant à ce jeu pour des rimes nouvelles : et c'est ici la beauté sévère des deux vers rimant qui se suivent immédiatement, pour laisser le troisième sur sa rime impaire demeurée en l'air, sans réponse jusqu'à la fin du sonnet, comme une musique errante.

Car le tercet, au contraire du quatrain fermé, verrouillé dans ses rimes, semble rester ouvert, amorçant le rêve. Et lui répond, semblable, le second tercet. C'est ainsi, au corset étroit des quatrains dont la rime est au départ donnée, que s'oppose cette évasion de l'esprit, cette liberté raisonnable du rêve, des tercets.

Louis Aragon

Ronsard et l'inspiration poétique.

Je n'avais pas quinze ans que les monts et les bois
Et les eaux me plaisaient plus que la Cour des Rois,
Et les noires forêts en feuillage voûtées,
Et du bec des oiseaux les roches picotées ;
Une vallée, un antre en horreur obscurci,
Un désert effroyable était tout mon souci,
Afin de voir au soir les Nymphes[1] et les Fées
Danser dessous la Lune en cotte par les prées,
Fantastique d'esprit, et de voir les Sylvains
Etre boucs par les pieds, et hommes par les mains,
Et porter sur le front des cornes en la sorte
Qu'un petit agnelet de quatre mois les porte.
J'allais après la danse, et craintif je pressais
Mes pas dedans le trac des Nymphes, et pensais
Que pour mettre mon pied en leur trace poudreuse
J'aurais incontinent l'âme plus généreuse,
Ainsi que l'Ascréan[2] qui gravement sonna
Quand l'une des neuf Sœurs du laurier lui donna.
Or je ne fus trompé de ma jeune entreprise
Car la gentille Euterpe[3] ayant ma dextre prise,
Pour m'ôter le mortel, par neuf fois me lava
De l'eau d'une fontaine où peu de monde va,
Me charma[4] par neuf fois, puis, d'une bouche enflée
Ayant dessus mon chef son haleine soufflée,
Me hérissa le poil de crainte et de fureur,
Et me remplit le cœur d'ingénieuse erreur,
En me disant ainsi : "Puisque tu veux nous suivre,
Heureux après la mort nous te ferons revivre
Par longue renommée, et ton los[5] ennobli
Accablé du tombeau n'ira point en oubli.
Tu seras du vulgaire appelé frénétique,
Insensé, furieux, farouche, fantastique,
Maussade, malplaisant, car le peuple médit
De celui qui de mœurs aux siennes contredit.
Mais courage, Ronsard ! les plus doctes poètes,
Les sibylles, devins, augures[6] et prophètes,
Hués, sifflés, moqués des peuples ont été,
Et toutefois, Ronsard, ils disaient vérité.
N'espère d'amasser de grands biens en ce monde
Une forêt, un pré, une montagne, une onde
Sera ton héritage, et seras plus heureux
Que ceux qui vont cachant tant de trésors chez eux.
Tu n'auras point de peur qu'un Roi, de sa tempête,
Te vienne en moins d'un jour escarbouiller[7] la tête
Ou confisquer tes biens, mais, tout paisible et coi[8],
Tu vivras dans les bois pour la Muse et pour toi."
Ainsi disait la nymphe, et de là je vins être
Disciple de Dorat, qui longtemps fut mon maître ;
M'apprit la poésie, et me montra comment
On doit feindre et cacher les fables proprement,
Et à bien déguiser la vérité des choses
D'un fabuleux manteau dont elles sont encloses.
J'appris en son école à immortaliser
Les hommes que je veux célébrer et priser,
Leur donnant de mes biens, ainsi que je te donne
Pour présent immortel l'Hymne de cet Automne.

Extrait de *Hymne de l'automne* (v. 31-86)
de **Pierre de RONSARD** (1524-1545)

1 Divinités mythologiques féminine liée à l'eau.
2 Désigne le poète grec Hésiode.
3 Muse de la poésie lyrique et de la musique.
4 Sens magique.
5 Gloire, louange.
6 Les trois sont des prêtres ou prêtresses de la mythologie.
7 Ecraser.
8 Tranquille.

La poésie baudelairienne : Spleen, Idéal, Correspondances (Extraits de Spleen et Idéal, in *Les Fleurs du mal*).

Spleen

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Élévation

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins ;

Celui dont les pensers, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
— Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes !

Correspondances

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens

L'ennemi

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur?

— O douleur! ô douleur! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le coeur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie!

Le Mauvais Moine

Les cloîtres anciens sur leurs grandes murailles
Étalaient en tableaux la sainte Vérité,
Dont l'effet, réchauffant les pieuses entrailles,
Tempérait la froideur de leur austérité.

En ces temps où du Christ florissaient les semailles,
Plus d'un illustre moine, aujourd'hui peu cité,
Prenant pour atelier le champ des funérailles,
Glorifiait la Mort avec simplicité.

— Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite,
Depuis l'éternité je parcours et j'habite;
Rien n'embellit les murs de ce cloître odieux.

O moine fainéant! quand saurai-je donc faire
Du spectacle vivant de ma triste misère
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux?

La muse vénale

O muse de mon coeur, amante des palais,
Auras-tu, quand Janvier lâchera ses Borées,
Durant les noirs ennuis des neigeuses soirées,
Un tison pour chauffer tes deux pieds violets?

Ranimeras-tu donc tes épaules marbrées
Aux nocturnes rayons qui percent les volets?
Sentant ta bourse à sec autant que ton palais,
Récolteras-tu l'or des voûtes azurées?

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,
Comme un enfant de choeur, jouer de l'encensoir,
Chanter des Te Deum auxquels tu ne crois guère,

Ou, saltimbanque à jeun, étaler tes appas
Et ton rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas,
Pour faire épanouir la rate du vulgaire.

La muse malade

Ma pauvre muse, hélas ! qu'as-tu donc ce matin ?
Tes yeux creux sont peuplés de visions nocturnes,
Et je vois tour à tour réfléchis sur ton teint
La folie et l'horreur, froides et taciturnes.

Le succube verdâtre et le rose lutin
T'ont-ils versé la peur et l'amour de leurs urnes ?
Le cauchemar, d'un poing despotique et mutin,
T'a-t-il noyée au fond d'un fabuleux Minturnes ?

Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé
Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté,
Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques,

Comme les sons nombreux des syllabes antiques,
Où règnent tour à tour le père des chansons,
Phœbus, et le grand Pan, le seigneur des moissons.

SEQUENCE N° 2 : voyage et humanisme.

OBJETS D' ETUDE : un mouvement littéraire et culturel ; l'argumentation : convaincre, persuader, délibérer.

• **Étude** des genres et des registres
• Histoire littéraire et culturelle
• Intertextualité et singularité des textes
• analyse de l'argumentation et des effets sur le destinataire

LECTURES ANALYTIQUES : groupement de texte (photocopies).

Extraits :

1) François Rabelais, *Pantagruel,* Chapitre XXXII, 1532 (extrait)

2) Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil,* chap. XIII, 1578 (Extrait).

Etudes d'ensemble ou complémentaires :

• L'humanisme et la Renaissance, pp 14 et 15 du manuel.
• L'argumentation indirecte : l'apologue et ses genres représentatifs : la parabole, le conte, la fable, pp 42 et 43 du manuel (avec des exemples en lecture cursive)
• Caractéristiques communes et spécificités des textes du corpus.

PROBLEMATIQUES CHOISIES :
• Comment le voyage a-t-il permis aux humanistes de mener une réflexion sur le même et l'autre ?

LECTURES COMPLEMENTAIRES ET DOCUMENTS :

1) Documents autour des auteurs des textes du corpus :

• Biographie, pensée et œuvres de François Rabelais.
• Jean de Léry : présentation, voyage au Brésil et contexte de l'écriture et de la publication de son oeuvre.

LECTURES CURSIVES :

• Exemples d'apologues : paraboles, conte, fables.

AUTRES ACTIVITES PROPOSEES A LA CLASSE :

• Comparaison des textes du corpus ; proposition d'une problématique qui rende compte de ce groupement de textes.

ACTIVITES PERSONNELLES DE L'ELEVE :

FRANÇOIS RABELAIS, *Pantagruel (1532)*

Le géant Pantagruel abrite ses soldats sous sa langue. Le narrateur, Alcofribas Nasier (anagramme de François Rabelais !), qui fait partie de son armée, s'aventure dans la bouche de son « maître ».

« Jésus ! (dis-je), il y a ici un nouveau monde ?

- Certes, (dit-il), il n'est mie[1] nouveau ; mais l'on dit bien qu'hors d'ici y a terre neuve où ils ont et soleil et lune, et tout plein de belles besognes ; mais celui-ci est plus ancien.

- Voire[2] mais (dis-je), mon ami, quel nom porte cette ville où tu vas vendre tes choux ?

- Elle a (dit-il) nom Aspharage[3], et sont[4] des chrétiens, gens de bien, et vous feront bonne chère. »

Bref, je délibérai d'y aller.

Or, en mon chemin, je trouvai un compagnon qui tendait[5] aux pigeons, auquel je demandai: « Mon ami, d'où viennent ces pigeons ici ?

- Sire, (dit-il), ils viennent de l'autre monde. »

Lors je pensai que, quand Pantagruel bâillait, les pigeons à pleine volée entraient dedans sa gorge, pensant que ce fût un colombier. [...]

De là partant, passai entre les rochers qui étaient ses dents, et fis tant que je montai sur une, et là trouvai les plus beaux lieux du monde, beaux grands jeux de paume, belles galeries, belles prairies, force[6] vignes et une infinité de cassines[7] à la mode italique[7] par les champs pleins de délices, et là demeurai bien quatre mois et ne fis oncques[8] telle chère pour lors.

Puis descendis par les dents du derrière pour venir aux baulièvres[9] ; mais en passant je fus détroussé des[10] brigands par une grande forêt, qui est vers la partie des oreilles.

Puis trouvai une petite bourgade à la dévallée[11] (j'ai oublié son nom), où je fis encore meilleure chère que jamais, et gagnai quelque peu d'argent pour vivre. Savez-vous comment ? À dormir ; car l'on loue les gens à la journée pour dormir et gagnent cinq à six sols[12] par jour ; mais ceux qui ronflent bien fort gagnent bien sept sols et demi. Et contais aux sénateurs comment on m'avait détroussé par la vallée : lesquels me dirent que pour tout vrai les gens de par delà les dents étaient mal vivants et brigands de nature. A quoi je connus que ainsi comme nous avons les contrées de deçà et de delà les monts, aussi ont ils deçà et delà les dents. Mais il fait beaucoup meilleur de deçà et y a meilleur air.

Là commençai à penser qu'il est bien vrai ce que l'on dit que la moitié du monde ne sait comment l'autre vit, vu que nul n'avait encore écrit de ce pays-là, auquel sont plus de XXV royaumes habités, sans les déserts, et un gros bras de mer, mais j'en ai composé[13] un grand livre intitulé *Histoire des Gorgias[14],* car ainsi les ai-je nommés parce qu'ils demeurent en la gorge de mon maître Pantagruel.

Finalement voulus m'en retourner, et, passant par sa barbe, me jetai sur ses épaules, et de là me dévallai en terre et tombai devant lui.

Chapitre XXXII (orthographe modernisée).

Notes :

1. Pas. / 2. Oui. / 3. Mot grec : « ville du gosier » . / 4. Les habitants sont. / 5. Tendait des pièges. / 6. Nombreuses, en grande quantité . / 7. Maisons des champs à la manière italienne . / 8. Jamais . / 9. Les deux lèvres. / 10. Par des. / 11. Descente. / 12. Sous (monnaie de l'époque). / 13. J'ai composé à ce sujet. / 14. *Gorgias* signifie « élégant » et, par jeu de mots ici, *de gorge*. On pourrait traduire par *l'Histoire des Rengorgés*, pour garder le jeu de mots. (D'après : Les nouvelles pratiques du français, C. Eterstein et autres, Hatier.)

Colloque de l'auteur et d'un sauvage montrant qu'ils ne sont si lourdauds qu'on les estimait.

« Au reste, parce que nos Toüoupinambaoults sont fort ébahis de voir les Français et autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller quérir leur Arabotan, c'est-à-dire, bois de Brésil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux, qui sur cela me fit telle demande : Que veut dire que vous autres Mairs et Peros, c'est-à-dire Français et Portugais, veniez de si loin quérir du bois pour vous chauffer ? n'en y a-t-il point en votre pays ? A quoi lui ayant répondu que oui, et en grande quantité, mais non pas de telles sortes que les leurs, ni même du bois de Brésil, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait, mais (comme eux-mêmes en usaient pour rougir leurs cordons de coton, plumages et autres choses) les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture, il me répliqua soudain : Voire, mais vous en faut-il tant ? Oui, lui dis-je, car (en lui faisant trouver bon) y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises et de draps rouges, voire même (m'accommodant toujours à lui parler des choses qui lui étaient connues) de couteaux, ciseaux, miroirs et autres marchandises que vous n'avez jamais vues par deçà, un tel seul achètera tout le bois de Brésil dont plusieurs navires s'en retournent chargés de ton pays. Ha, ha, dit mon sauvage, tu me contes merveilles. Puis ayant bien retenu ce que je lui venais de dire, m'interrogeant plus outre dit, Mais cet homme tant riche dont tu me parles, ne meurt-il point ? Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. Sur quoi, comme ils sont aussi grands discoureurs, et poursuivent fort bien un propos jusqu'au bout, il me demanda derechef, Et quand donc il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse ? A ses enfants, s'il en a, et à défaut d'iceux à ses frères, sœurs, ou plus prochains parents. Vraiment, dit lors mon vieillard (lequel comme vous jugerez n'était nullement lourdaud) à cette heure connais-je que vous autres Mairs, c'est-à-dire Français, êtes de grands fols : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites étant arrivés par-deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui vous a nourris n'est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir ? Nous avons (ajouta-t-il) des parents et des enfants, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons ; mais parce que nous nous assurons qu'après notre mort la terre qui nous a nourri les nourrira, sans nous en soucier plus avant nous nous reposons sur cela. Voilà sommairement et au vrai le discours que j'ai oui de la propre bouche d'un pauvre sauvage américain. »

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil,* chap. XIII, 1578.

Contexte de l'œuvre Histoire d'un Voyage fait en la terre du Brésil

1. Qui est Jean de Léry ?

Jean de Léry est né en 1534 en Bourgogne. Il est d'origine très modeste (son nom ne signifie pas qu'il est noble mais qu'il s'appelle Jean et qu'il est du village de Léry). Sa formation intellectuelle est aussi, au départ, très modeste. Par exemple, il ne lit pas le latin, et lorsqu'il cite une œuvre latine, c'est toujours parce qu'il existe une traduction française. Ce n'est donc pas un humaniste à proprement parler : il n'a ni l'éducation ni la culture de Rabelais, Montaigne, Du Bellay ou Ronsard. Il n'est pas du tout issu du même milieu social. Au moment de son départ au Brésil, il est cordonnier. Et c'est à ce titre d'artisan qu'il est adjoint à la petite colonie française qui part occuper le Brésil.
En effet, au 16ème siècle, les deux grandes puissances coloniales qui se partagent l'Amérique latine sont l'Espagne et le Portugal, et c'est au Portugal qu'appartient le Brésil. Mais la France aussi essaie de s'implanter en Amérique. D'abord et surtout au Canada, puis, entre 1555 et 1560, au Brésil. Le Brésil est en effet une zone commerciale très importante, surtout pour un bois particulier, d'où on tire un pigment rouge, couleur de braise, d'où son nom de « bois de brésil », et par suite d'où on tire le nom du pays. Or de ce pigment on peut faire une teinture rouge très durable qui connaît un très grand succès au 16ème siècle. Après une première victoire contre les Portugais, les français envoie pour maîtriser le territoire, et surtout la mer, une petite colonie au Brésil, à laquelle appartient le cordonnier Jean de Léry. C'est une colonie protestante dont le chef est Villegagnon, lui aussi protestant. Mais seulement au départ. Ce dernier abjure le protestantisme, redevient catholique, et persécute les protestants qui sont venus avec lui dans la colonie, dont Jean de Léry. Les protestants sont contraints de quitter le camp français et se réfugient durant à peu près une année parmi les Indiens Tupinambas, avant de pouvoir reprendre un bateau pour la France. Ce sera la fin de l'expérience française au Brésil, que les Portugais vont récupérer.

2. Dans quel contexte a-t-il écrit l'*Histoire d'un Voyage fait en la terre du Brésil* ?

Cette rencontre avec les sauvages va durablement marquer sa vie. Mais d'autres événements tragiques également. A son retour en France, il devient pasteur protestant et séjourne souvent à Genève, cœur culturel du protestantisme calviniste. En 1572, c'est la Saint-Barthélemy. Les massacres commencent à Paris, mais se prolongent ensuite dans toute la France : c'est le début de la 2nde guerre de religion. Chassé par ces massacres, il se réfugie dans la place forte de Sancerre, qui va être assiégée par les catholiques de janvier à août 1573. Ce sera pour lui une expérience intellectuelle car il va y rencontrer de nombreux pasteurs protestants, parmi lesquels certains sont de célèbres humanistes, ce qui va lui permettre d'approfondir sa culture. Mais ce sera surtout une expérience terrifiante car la ville assiégée va connaître une terrible famine et il assistera impuissant à la mort de nombreux de ses compatriotes protestants. Il racontera cette aventure en 1574 dans l'*Histoire mémorable de la ville de Sancerre*. C'est l'aventure de Sancerre qui fait de Léry un écrivain.
Ce n'est qu'en 1578 qu'il publie l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, soit 20 ans après y être allé. Il y fera le récit de ses aventures et la description du Brésil, tout en gardant en mémoire les drames de la Saint-Barthélemy, à laquelle il fait allusion par exemple dans la description du cannibalisme des Tupinambas, selon lui moins condamnable que celui des catholiques envers leurs frères protestants pendant les guerres de religion.

II. L'histoire d'un Voyage fait en la terre du Brésil, une œuvre marquante dans la réflexion du 16ème siècle sur l'altérité

1. La littérature du 16ème siècle sur le Brésil

Jean de Léry n'est pas le seul à avoir écrit sur le Brésil. Et ce n'est pas non plus le premier : avant lui, en 1557, le catholique André Thevet a écrit les *Singularités de la France Antarctique* dans laquelle il relate sa découverte du Brésil. C'est contre lui que Jean de Léry écrit son *Histoire d'un voyage fait en la France du Brésil*. Contre lui, parce que Thevet accuse les protestants de la perte de la colonie brésilienne, et Léry veut défendre les protestants. Contre lui aussi, parce que Thevet commet beaucoup d'erreurs, et Léry lui reproche de n'être resté sur les lieux que quelques semaines, sans avoir vraiment vécu avec les Indiens, alors que lui est resté dans leur village durant presque une année. Contre lui enfin, parce que Thevet ne se prive pas de critiquer les Indiens, tandis que la démarche de Léry est radicalement différente. Non seulement il essaie de toujours décrire avec le plus d'exhaustivité les mœurs, les coutumes, les mythes des Indiens Tupinambas, mais il essaie aussi, et c'est radicalement nouveau au 16ème siècle, de ne pas porter de jugement moral sur eux. Il se place, et il est le premier dans l'Histoire, sur un plan ethnologique, ce qui a permis au grand ethnologue Lévi-Strauss de dire de lui qu'il est le premier des ethnologues.

2. Un texte qui s'inscrit dans la réflexion humaniste sur le même et l'autre

Cet ouvrage se révèle humaniste, par la réflexion sur l'altérité, et par l'inscription du texte dans la problématique du même et de l'autre. Le regard sur l'autre amène à un retour sur soi, sur l'Europe. Et on découvre que l'altérité n'était pas là où on la pensait au départ. (d'après http://www.lettres.ac-versailles.fr/article.php3?id_article=680)

Exemples d'apologues

I. Exemples de paraboles

- [Jésus] leur dit encore : " Un homme avait deux fils, dont le plus jeune dit à son père : "Mon père, donne-moi la part du bien qui me doit échoir." Ainsi, le père leur partagea son bien. Et peu de temps après, ce plus jeune fils ayant tout amassé, s'en alla dehors dans un pays éloigné, et il y dissipa son bien en vivant dans la débauche. Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine en ce pays-là ; et il commença à être dans l'indigence. Alors il s'en alla, et se mit au service d'un des habitants de ce pays-là, qui l'envoya dans ses possessions pour paître les pourceaux. Et il eût bien voulu se rassasier des carouges que les pourceaux mangeaient ; mais personne ne lui en donnait. Étant donc rentré en lui-même, il dit : Combien ya-t-il de gens aux gages de mon père, qui ont du pain en abondance ; et moi je meurs de faim ! Je me lèverai, et m'en irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, et je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes domestiques. Il partit donc, et vint vers son père. Et comme il était encore loin, son père le vit, et fut touché de compassion ; et courant à lui, il se jeta à son cou et le baisa. Et son fils lui dit : "Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, et je ne suis plus digne d'être appelé ton fils". Mais le père dit à ses serviteurs : "Apportez la plus belle robe et l'en revêtez ; et mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds ; et amenez un veau gras et le tuez ; mangeons et réjouissons-nous ; parce que mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, mais il est retrouvé. » Et ils commencèrent à se réjouir. Cependant son fils aîné, qui était à la campagne revint ; et comme il approchait de la maison, il entendit les chants et les danses. Et il appela un des serviteurs, à qui il demanda ce que c'était. Et le serviteur lui dit : "Ton frère est de retour et ton père a tué un veau gras, parce qu'il l'a recouvré en bonne santé". Mais il se mit en colère, et ne voulut point entrer. Son père donc sortit, et le pria d'entrer. Mais il répondit à son père : "Voici, il y a tant d'années que je te sers, sans avoir jamais contrevenu à ton commandement, et tu ne m'as jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis. Mais quand ton fils que voici, qui a mangé tout son bien avec des femmes débauchées, est revenu, tu as fait tuer un veau gras pour lui". Et son père lui dit : "Mon fils, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi. Mais il fallait bien faire un festin et se réjouir, parce que ton frère que voilà, était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu , et il est retrouvé." (*Évangile de Luc*, 15, 11-32)

- Le Prophète dit : « Un homme, appartenant à l'une des communautés qui vous ont précédés, avait tué quatre-vingt-dix-neuf personnes ; il s'enquit de l'homme le plus instruit sur la terre. On lui indiqua un ascète auprès duquel il se rendit pour lui exposer son cas : « J'ai tué quatre-vingt-dix-neuf personnes ; puis-je espérer me repentir ? » demanda-t-il. « Non » lui répondit l'ascète ; il le tua, complétant ainsi la centaine. Puis il s'enquit de nouveau du plus grand savant de la terre. On lui indiqua un homme docte auquel il demanda : « J'ai tué cent personnes, puis-je encore me repentir ? ». « Oui, répondit celui-ci, qu'est-ce qui t'empêcherait de te repentir ? Va dans tel pays, tu y trouveras des hommes qui adorent Dieu, exalté soit-Il : adore-Le avec eux et ne reviens pas dans ton pays car c'est un lieu de perdition ». Il se mit en route et, alors qu'il était à mi-chemin la mort, le surprit. Aussitôt les anges de la Miséricorde et les anges du Châtiment se le disputèrent. Les anges de la Miséricorde argumentèrent : « Il est venu repentant, le coeur tourné vers Dieu », Les anges du Châtiment objectèrent : « Il n'a jamais fait le moindre bien ». C'est alors qu'un ange ayant revêtu la forme humaine vint au devant d'eux : ils le prirent pour juge et il proposa : « Mesurez la distance qui le sépare de chacun des deux pays, celui dont il sera le plus près deviendra le sien ». Ils mesurèrent et comme ils le trouvèrent plus proche du pays qu'il désirait rejoindre, les anges de la Miséricorde s'en saisirent. » (*Les jardins de la piété*, Imam An-Nawawi, ed. Alif, trad. : D. Penot)

- Le Prophète dit : « Tandis qu'un homme cheminait, il fut pris d'une grande soif. Il trouva un puits dans lequel il descendit pour s'y abreuver. Quand il en sortit, il vit un chien haletant qui mangeait de la boue sous l'effet de la soif. L'homme se dit : « Ce chien est en proie à une soif semblable à celle que je viens d'éprouver il y a peu. » Il redescendit dans le puits pour y puiser de l'eau avec sa chaussure, la remonta en la tenant entre ses dents et donna à boire au chien. Dieu le récompensa en lui pardonnant ses péchés. Les Compagnons demandèrent alors au Prophète : « Serons-nous récompensés pour avoir été compatissants envers des animaux ? » Il répondit : « Vous serez récompensés pour avoir bien traité tout être vivant. » (*Les jardins de la piété*, M. An-Nawawi, éd. Alif, trad. : D. Penot)

II. Exemple de conte

Le petit chaperon rouge

Il était une fois une petite fille de Village, la plus jolie qu'on eût su voir ; sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le Petit chaperon rouge.
Un jour sa mère, ayant cuit et fait des galettes, lui dit: "Va voir comme se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade, porte-lui une galette et ce petit pot de beurre." Le petit chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre Village. En passant dans un bois elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger; mais il n'osa, à cause de quelques Bûcherons qui étaient dans la Forêt. Il lui demanda où elle allait; la pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il est dangereux de s'arrêter à écouter un Loup, lui dit: "Je vais voir ma Mère-grand, et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma Mère lui envoie. - Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le Loup. - Oh! oui, dit le petit chaperon rouge, c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du Village. - Hé bien, dit le Loup, je veux l'aller voir aussi; je m'y en vais par ce chemin ici, et toi par ce chemin-là, et nous verrons qui plus tôt y sera." Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait. Le Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la Mère-grand ; il heurte: Toc, toc. "Qui est là? - C'est votre fille le petit chaperon rouge (dit le Loup, en contre-faisant sa voix) qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma

Mère vous envoie." La bonne Mère-grand, qui était dans son lit à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria: "Tire la chevillette, la bobinette cherra." Le Loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien; car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la Mère-grand, en attendant le petit chaperon rouge, qui quelque temps après vint heurter à la porte. Toc, toc. "Qui est là?" Le petit chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais croyant que sa Mère-grand était enrhumée, répondit : "C'est votre fille le petit chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma Mère vous envoie." Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix: "Tire la chevillette, la bobinette cherra." Le petit chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Le Loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture : "Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi." Le petit chaperon rouge se déshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa Mère-grand était faite en son déshabillé. Elle lui dit: "Ma mère-grand, que vous avez de grands bras ! - C'est pour mieux t'embrasser, ma fille. - Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes ! - C'est pour mieux courir, mon enfant. - Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles! - C'est pour mieux écouter, mon enfant. - Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux! - C'est pour mieux voir, mon enfant. - Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents ! - C'est pour te manger." Et en disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le petit chaperon rouge, et la mangea.

MORALITE

On voit ici que de jeunes enfants,
Surtout de jeunes filles
Belles, bien faites, et gentilles,
Font très mal d'écouter toute sorte de gens,
Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le loup mange.
Je dis le loup, car tous les loups
Ne sont pas de la même sorte ;
Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel et sans courroux,
Qui privés, complaisants et doux,
Suivent les jeunes Demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles;
Mais hélas! qui ne sait que ces Loups doucereux,
De tous les Loups sont les plus dangereux.

(*Les contes de ma Mère l'Oye*, Perrault)

III. Exemples de fables

- De l'accouchement d'une Montagne.

Il courut autrefois un bruit, qu'une Montagne devait enfanter. En effet elle poussait des cris épouvantables, qui semblaient menacer le monde de quelque grand prodige. Tout le Peuple étonné de ce bruit, se rendit en foule au pied de la Montagne, pour voir à quoi aboutirait tout ce fracas. On se préparait déjà à voir sortir un Monstre horrible des entrailles de la Montagne ; mais après avoir longtemps attendu avec une grande impatience, on vit enfin sortir un Rat de son sein. Ce spectacle excita la risée de tous les assistants. (Esope)

- Du Chien et de la Brebis.

Le Chien fit un jour assigner la Brebis devant deux Aigles, pour la faire condamner à lui payer un pain qu'il disait lui avoir prêté. Elle nia la dette. On obligea le Chien à présenter des témoins. Il suborna le Loup, qui déposa que la Brebis devait le pain. Elle fut condamnée, sur ce faux témoignage, à payer ce qu'elle ne devait pas. Quelques jours après, elle vit des Chiens qui étranglaient le Loup. Cette vue la consola de l'injustice qu'on lui avait faite. " Voilà, s'écria-t-elle, la récompense que méritent de tels calomniateurs. " (Esope)

- Le Renard et le Buste

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens ; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
«Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.»

(Jean de la Fontaine)